

Les deux derniers bandits

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **14 (1946)**

Heft 8

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-568871>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LES DEUX DERNIERS BANDITS

Cette nouvelle qui est située dans la «Résistance française», ne manque pas d'originalité. Elle est «très parisienne» et dépeint ces messieurs du «milieu» dans leur langage qui n'est pas absolument choisi. Mais de là à en déduire que ces moeurs étaient particulièrement répandues dans la Résistance nous aurions tort. Nous les trouverons partout là, où des hommes vivent entre eux. Ceci n'infirme en rien les actes d'héroïsme, de bravour et de privations aussi de ceux qui ont combattu pour la bonne cause et dont nous sommes seulement les bénéficiaires. Car, si d'une part, nous n'avons rien vu chez nous de la guerre et de ses horreurs, et Dieu en soit remercié, nous n'avons, par contre, pas le droit de critiquer ceux qui l'ont menée à bonne fin.

La Rédaction.

— Ainsi, Capitaine Rugat, vous croyez que cette chasse à l'homme est terminée? Vraiment, vous me voyez surpris d'une impression aussi favorable!

L'interpellé, homme dans la quarantaine peut-être, grand de taille, le regard énergique, se redressa et répondit d'une voix un peu métallique:

— Oui, mon Colonel, à part le quartier des Echoppes, nous pouvons dire que Paris est enfin épuré de ces diables de déserteurs de l'armée américaine. Rendons hommage à la Military-Police qui nous a donné un sérieux coup de main, ajouta le Capitaine Rugat en allumant une gauloise bleue.

Le Colonel Balaque acquiesça d'un bref coup de sa tête grisonnante et se levant, il posa familièrement la main sur l'épaule de son subordonné:

— Bon travail, mon cher ami. J'apprécie les hommes de votre trempe. Mais au fait, vous me parlez de ce quartier des Echoppes, si nous allions y faire un tour. Hein, question de dérivatif. Ces travaux de fonctionnaires vous rendent idiot.

— Mais, mon Colonel, vous n'êtes pas sans savoir que ce quartier est très mal famé. Le fortin des derniers résistants est depuis 10 heures sous le feu de nos hommes qui essayent de l'occuper. Je crains qu'il y ait du danger.

— Rugat! Vous oubliez que nous avons vécu bien des heures tragiques. Bligny? Allons, vous vous faites vieux. A moins que...

— Mon Colonel, coupa le Capitaine Rugat, vous savez bien que rien ne me retient ici-bas.

— Allons, allons, gronda Balaque, en tapottant sa botte d'une fine cravache. Je plaisantais. Vous autres, vieux garçons, vous devriez avoir un tempérament plus énergique. Vous permettez, je téléphone à ma femme qu'elle ne m'attende pas pour le dîner. Ça ne fera jamais qu'une fois de plus, ajouta le colonel, en décrochant l'appareil.

L'auto démarra et se dirigea rapidement dans la direction du quartier des Echoppes. Des véhicules américains, de la Military-Police, croisaient de temps en temps la voiture des officiers français, porteurs d'une croix-rouge, rappelant que la lutte devenait âpre au quartier général des déserteurs américains.

Balaque ralentit son allure en avisant des officiers américains. Hello! Ici Colonel Balaque. Tiens Morris! Quoi de neuf dans ce quartier de malheur?

— Bonsoir, Messieurs, répondit un major américain, qui salua négligemment. Son français était impeccable. Souriant, il ouvrit la portière du véhicule et s'effaça pour laisser descendre Balaque suivi de Rugat. Présentations.

— Nous approchons de la fin, mais le chef de la bande est insaisissable.

— Vraiment?

Une balle siffla et vint s'aplatir contre un mur, à un mètre du groupe des officiers.

— Ce n'est pas qu'on ait peur, lança le major américain, l'air de s'amuser, mais attention tout de même.

Il rentrèrent dans l'allée d'une maison aux façades noires, crasseuses.

Oui, comme je vous disais, poursuivit-il, nous avons à faire à un dur avec ce chef de bande. Il s'agit de Jimmy Tusk. Un jeune homme de 25 ans, de bonne famille. Nous le connaissons pour l'avoir vu il y a quelques mois à l'état-major du régiment. Jusque là il s'était fort bien conduit et était même chargé de missions particulières et de confiance. Et puis, un soir, il rentra après les heures fixées. Le lendemain, il partit tôt de son poste et ne rentra que le jour suivant. Il fut blâmé. Il continua et fut puni, Jimmy Tusk s'évada et passa aux déserteurs. On prétend qu'il a connu un jeune français de Paris, d'excellente famille, qui aurait eu sur lui une très mauvaise influence.

Le Capitaine Rugat alluma sa dixième gauloise de la soirée en murmurant :

— Bizarre, cette histoire, figurez-vous qu'un de mes camarades-officiers me racontait qu'il y a deux semaines environ, son ordonnance, un jeune garçon de 20 ans tout juste, s'était évadé de son unité et qu'il aurait été aperçu en compagnie de déserteurs américains.

— Une simple coïncidence, trancha le Major Morris, d'ailleurs....

Il ne pu terminer sa phrase, une ordonnance arrivant toute essoufflée, un message aux bouts des doigts.

Morris, de petite taille, mince, nerveux, se pencha sous la lampe tremblotante de la rampe de l'escalier. Rugat remarqua qu'il était jeune encore, les cheveux courts, la nuque forte des lutteurs.

Messieurs, lança Morris, nos soldats vont attaquer. Peut-être, mon Colonel, que nous pourrions avancer plus près du but, ça promet d'être instructif.

Le groupe se remit en marche et arriva dans un resserrement de maisons tristes aux façades lépreuses. Il faisait presque nuit. De nombreux soldats tapis dans l'ombre, des français, des américains. Un officier en kaki avertit le groupe des observateurs que l'assaut final était prévu pour 20 h. 05.

A combien d'hommes évaluez-vous les derniers résistants? demanda brièvement le Colonel Balaque.

— Une quarantaine, environ. Ce sera vite fait, répondit Morris. Je dois vous dire, mon Colonel, que j'ai donné des ordres strictes pour que Jimmy nous soit ramené vivant. En aucun cas je ne tolérerai. Il n'acheva pas son exposé, il regardait, le front devenu soucieux, dans la direction de la maison qui servait de repère aux déserteurs.

Sa montre marquait 19 h. 55.

— Encore dix minutes, dit Rugat nerveusement. Et il ajouta aussitôt: Pardon, mon Major, mais ce Jimmy, comment vos hommes le reconnaîtront-ils?

Morris tournant légèrement sa face dans l'ombre:

— Je vous dirai que ce Jimmy a servi sous mes ordres comme chauffeur. Il conduisait fort bien, et savez-vous, il était extrêmement discret et très distingué aussi.

Balaque le regarda en se disant: diable pourquoi tant de détails, ce n'est pas le moment de bavarder.

Le Capitaine Rugat parut surpris de cette réponse et allait prononcer quelques mots lorsqu'un vacarme assourdissant annonça le début de la dernière attaque. Un canon d'infanterie tonna. Des chemises kaki s'élançèrent, le mousqueton au ballant, d'autres se collèrent au sol les mains

serrant des grenades. Une mitrailleuse cracha sèchement, des hommes tombèrent, comme pour jouer au soldat. Le bruit augmenta quelques instants, puis cessa aussi brusquement qu'il avait commencé. Le Colonel Balaque dit que le fortin allait s'écrouler, tandis que subitement le Capitaine Rugat regarda le Major Morris pâlir; il s'appuyait contre le mur.

— Vous n'êtes pas bien? demanda Rugat.

— Cela va mieux, un peu de fatigue. Mais ce n'est rien du tout.

— Si vous permettez, mon Colonel, je désire m'avancer, dit Morris. Peut-être est-il préférable que vous restiez un peu en arrière. On ne sait jamais avec ces garçons à tête brûlée. Et Jimmy ne se rendra pas comme ça.

— Oh, répondit Balaque d'une voix calme, je connais ce genre de gars. En eux il y a un tout de même du „régulier“. Je doute qu'ils nous tirent dessus, s'ils voient que nous sommes à découvert. Et si votre Jimmy...

— Il ne s'agit de „mon“ Jimmy, répliqua vivement le Major Morris. Il s'agit d'un déserteur pour lequel nous avons perdu pas mal de monde. C'en est assez maintenant.

— Vraiment, intervint Rugat, alors pourquoi teniez-vous tant que ça à le revoir en vie? Comptez-vous encore sacrifier la vie de braves garçons pour des voyous de cet acabit?

Morris ne répondit pas. Il lança sa cigarette à demi fumée d'un geste agacé et il se mit en marche, frôlant les murailles des maisons, se dirigeant vers l'entrée de ce qui fut le fortin et d'où nul bruit ne s'échappait.

— Suivez-le, Rugat, moi je reste-là, commanda le colonel. Il y a quelque chose qui ne tourne pas rond avec cette histoire de Jimmy. Je connais trop mon monde pour ne pas m'apercevoir que la vérité se voile.

Le capitaine obtempéra sans mot dire et suivit son camarade américain. Au premier tournant, alors qu'il se sentait caché du colonel par une façade, il accéléra et rattrapa rapidement Morris.

— Permettez, camarade, allons-y les deux, on ne sait jamais.

— Bien! Morris parut un instant contrarié et haussant les épaules.

— Voilà les perdants. Voyez ils sont désarmés par la Military. Encore des gars qui ne coucheront pas à l'hôtel ce soir. Mais où est donc leur chef?

Il questionna un réfractaire, qui blessé au bras, gémissait:

— Pas fini de gueuler, avec ton bobo au bras. Quand on veut jouer au gangster, on pose ses jupons de filles au vestiaire, lança ironiquement Morris.

Toutefois, la réponse fut inattendue et Rugat, stupéfait entendit le blessé souffler au nez de son supérieur:

Ouais, un beau salaud, votre Jimmy, ça vous pousse au malheur et ça se débîne avec son gonze, et puis tout ça c'est de votre faute, avec vos combines. Allez, allez le chercher maintenant, peut-être qu'il est en lune de miel et baissez vos cornes pour rentrer dans la turne du deuxième!...

Le Major Morris reçut cette fin de phrase de plein fouet et rougit jusqu'aux oreilles. Il était surtout horriblement gêné. Quoique le soldat blessé eut parlé en anglais, il se demandait anxieusement si Rugat avait compris quelque chose. Celui-ci faisait semblant de ne rien comprendre:

— Il est blessé, mais pas à la langue, dit doucereusement l'officier en kaki. Et ça se plaint par dessus le marché.

— Que disait-il, demanda Rugat qui avait parfaitement compris.

— Oh, rien de bien spécial.

Rugat n'insista pas. Intéressé, il suivit son collègue qui se préparait à monter les escaliers du fortin.

— Il paraît que Jimmy se trouve dans la chambre du deuxième. Si vous voulez bien m'attendre je vais aller voir ce qui se passe.

— Pas du tout, pas du tout, j'y vais aussi, répondit le capitaine français, avec un fin sourire et il pensa: Toi, mon cher, j'ai saisi la combine. Ton Jimmy!

— Enfin comme vous voudrez, mais je crains fort que cela ne vous intéresse point.

— Au contraire, au contraire, sourit le Capitaine Rugat.

Au bas de l'escalier de nombreux soldats, l'arme au pied, couverts de poussière, de plâtras, attendaient des ordres.

Morris s'impatienta de les voir las, inertes.

— Eh bien, quoi, cria-t-il, faut-il donc qu'on vous distribue des rubans? Foutez-moi le camp, ouste, rejoignez vos cadres!

C'est par un ricanement mauvais que lui répondit un tout jeune soldat, blond et rose:

— Si c'est Jimmy que vous cherchez, j'aime autant vous dire qu'il ne vous attend pas. D'ailleurs, il ne s'ennuie plus depuis...

— Foutez-moi le camp, hurla Morris en faisant mine de lui lancer une paire de claques, allez-vous me foutre le camp!

Rugat commençait à s'amuser de la tournure des événements.

— Montons, montons, mon Major, Jimmy doit s'impatienter.

De quoi je me mêle, pensa Morris, de quoi je me mêle!

— Oh, pour ça je suis tranquille, quelques costauds le tiennent solidement. D'ailleurs nous y voilà, oui, c'est bien le deuxième étage, oui, c'est là, derrière cette porte, mon Dieu, pourvu qu'il soit là.

— Pardon, demanda Rugat?

— Rien, je dis qu'il est là. Voyons, la porte est fermée, il faut l'ouvrir.

— Et bien, oui il faut l'ouvrir, s'amusa le capitaine français, en regardant l'américain ajuster sa veste, redresser sa casquette à galons d'or, et se donner un petit coup de main sur les épaules pour y chasser la poussière. Il se croit à un thé-dansant, ma parole!

Morris, respira profondément, serra les mâchoires, fit un oeil méchant, leva le menton et appuya sur la poignée de la porte. Elle s'ouvrit:

— Ah, ah, le voici le chef, le Jimmy, le dur, lança le Major Morris à l'adresse des quelques hommes qui tenaient Jimmy en respect. Ce dernier était calmement assis sur une chaise, le col ouvert. C'était un ravissant garçon de 25 ans, cheveux noirs, mal coiffés, une mèche frisée retombait sur son front assez bas, cachant une peau merveilleusement mate. Son nez retroussé lui donnait un air ingénu, que des yeux noirs démentaient. Sa taille était mince; sous le bourgeon de treillis kaki, on devinait des cuisses musclées, souples. Il regarda fixement Morris, sans dire un mot. Il souriait presque.

A côté de lui, se tenait un plus grand garçon, plus jeune aussi; cheveux bruns coupés courts, des oreilles très petites et des sourcils se rejoignant lui donnaient un air sauvage. Il avait une bouche splendide qui faisait penser à un fruit trop mur. Sa chemise blanche était déchirée sur le plastron et Morris constata qu'il avait un sein noir comme une cerise. Son costume de parisien était défraîchi, mais paraissait être d'un bon faiseur. Le camarade de Jimmy se leva au moment où un cri retentit derrière Morris:

— Bob, Bob, oh, Bob. Mon Dieu que fais-tu là, si tu savais comme

j'ai été inquiet. Mais, pour Dieu, si je pouvais penser que c'était toi l'ami de Jimmy. N'est-tu pas blessé, au moins?

Morris se retourna d'une pièce et vit le capitaine Rugat, tout pâle, incapable de maîtriser son émotion.

Avant que le major eût le temps de dire quoi que ce soit, le nommé Bob, d'une voix parisienne un peu râclante déclama d'un trait:

Et ben, et ben! Ma parole, ils en sont tous par là! Jimmy s'échappe de son américain à la manque, je laisse choir mon capitaine, on se taille pour prendre le large, et ça vient nous rechercher, comme ça, comme à l'école. Non mais, sans blague et pis encore quoi, faudrait peut-être qu'on vous embrasse. Et puis regardez-moi la gueule de nos geôliers, ben quoi, foutez le camp, vous ne voyez donc pas que les michtons sont revenus. A plus besoin de vous, les garçons.

Et Jimmy enchaîna d'une voix affreusement pointue:

— Oui, oui, bonjour, bonjour. Vous êtes les bons, vous êtes les bons, mais seulement voilà, vous êtes démasqués mes amis, on a voulu jouer aux polissons avec Bob qui est mon ami, on n'a pas réussi, c'est malheureux, ces idiots de résistants, ils nous ont pris au sérieux. Et les vous, ça c'est marrant; alors, vous en êtes aussi, le Capitaine, le français. Bob m'a dit que vous étiez son michton, eh bien démerdez-vous les officiers, évitez le scandale. Maintenant on ne part pas avant que vous nous donniez l'assurance qu'on ne nous fera rien.

Rugat pâlit sous ce verbiage d'oiseau. Horriblement gêné il ne savait que penser. Morris en est! ça, c'est courru mais comment lui expliquer!

L'américain vint à son secours en lui disant:

— Alors cher camarade, c'est donc ça l'ordonnance du copain. Félicitations! Il a débauché Jimmy. Ça ne m'étonne pas, vous autres français, comme voleurs d'hommes vous êtes un peu là.

— Permettez, dit Rugat, rougissant. Je n'ai rien à vous cacher. D'ailleurs votre Jimmy ne vaut pas cher.

— Non, mais sans blague, ricana Jimmy, voyez-vous ce galonné à trois ficelles. Ça vous prend de haut maintenant. Et il sortit un polissoir de la poche de sa veste et s'appliqua à réparer les outrages de la bataille.

Pendant ce temps, les soldats attendaient que ce colloque se terminât. Morris réalisa brusquement la tragique situation. Il prit un sous-officier à part et le pria de l'attendre au bas de la maison: Nous arrivons tout de suite, cher camarade. Allez, allez, nous boirons un bon verre à la cantine, pas? Et puis, tout cela entre-nous, n'est ce-pas!

Le sous-officier ne répondit pas, et saluant, partit avec sa petite troupe qui ne comprenait pas grand' chose à toute cette histoire. Ça devait être des idiots!

— C'est pas le tout, dit tristement Morris en regardant son Jimmy qui se fichait royalement de tout. Il faut s'en sortir. Ecoute, mon petit Jimmy, tu vas être bien gentil.

— Ouais, pas de blague, la liberté. Et tout de suite, sinon...

— Sinon quoi, intervint Rugat?

— Toi, Rugat, la boucle, répondit insolemment le Bob aux yeux de charbon. Je t'en donnerai des thunes! Tu parles d'un râteau!

— Enfin, piaffa Morris, on ne veut pas rester là toute la nuit, tout de même. On est en France! Tout de même.

— Démerdez-vous, moi, je veux la paix. D'ailleurs je ne suis pas pressé, personne ne m'attend. Pas Bobinet?

Bobinet arrondit brusquement les yeux et se leva: la porte s'ouvrit tout doucement et le Colonel Balaque apparut la badine à la main. Il resta cloué sur place à la vue de ses officiers qui semblaient être transformés en statue de sel.

— Hou, la Barjaque, cria Jimmy, ça c'est complet. Ils se sont donnés rendez-vous. C'est la bande à Bonnot, ma parole. On va nous assassiner, hurla le bandit en lançant son polissoir à la tête du colonel Balaque qui verdit.

Morris et Rugat se retournèrent et saluèrent dignement Balaque qui ne répondit point à leur salut. Il réfléchissait aux conséquences de cette entrevue non commandée.

— Et bien, susurra Bob, on dit plus bonjour. Allons, un petit bonjour, un tout petit.

— Messieurs, commença gravement le colonel, en s'adressant à ses subordonnés aux galons, je crois qu'il ne sert plus à rien de jouer aux cachottiers. Il est préférable que nous nous expliquions au messe. Je vous dirai que je connais ces deux messieurs personnellement ...

— On s'en doute, trancha Rugat qui arpentait la pièce d'un pas saccadé, je croyais qu'il m'était un peu fidèle, mais je vois qu'un galon de plus a suffi pour user de votre supériorité dans un domaine qui n'a rien à voir avec la stratégie.

— Il parle bien, dommage qu'il soit de mauvaise humeur, rigola Jimmy dans un français chantant. Il se leva, sortit une petite glace, son peigne jaune-orange et commença de relever ses cheveux magnifiques.

— Ne recommençons pas, supplia le major américain, si vous saviez comme j'ai assez de ces histoires. Et dire que tout le monde va le savoir.

— Tu penses s'amuser grossièrement Jimmy, tu n'aurais pas la prétention de nous faire croire que personne ne le sait!

— Allons, allons, Messieurs, tonna le colonel, soudain en forme. Voici ce que nous allons faire: jouons la comédie encore un moment, sortons tous ensemble, vous Jimmy et Bob vous marcherez devant nous, les officiers suivront comme si nous devions vous conduire au poste le plus proche. Vous monterez dans la voiture et nous filerons rapidement.

— Chez toi, dit Bob, ce serait amusant?

— Oui, chez moi et là je vous ferai obtenir des habits civils et vous disparaîtrez à tout jamais. Compris?

Les deux bandits en herbe ne répondirent point, mais ils s'apprêtèrent à partir. Tout le monde descendit. Comme prévu Jimmy et Bob marchèrent devant et arrivés à la voiture ils montèrent. Mais seulement voilà, ils montèrent devant; Jimmy pris le volant et houp, dans un démarrage foudroyant la voiture fila devant les yeux des officiers complètement ahuris par tant d'esprit de décision.

Comme ils restaient figés sur place, devant quelques soldats rassemblés-là comme par exprès, un jeune gar pris position en saluant:

Il était très beau, des yeux bleus comme des pervenches. D'une voix aussi douce qu'une musique céleste il laissa échapper de ses lèvres roses:

— Si c'est une ordonnance que vous cherchez, me voilà!

Le colonel sourit, Rugat respira profondément, le Major Morris cligna de l'oeil, et ils partirent tous les quatre, dans un nuage bleu de „Chesterfield“.

D.